

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

M. le Chanoine Eugène Gross

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1929, tome 28, p. 81-95

© Abbaye de Saint-Maurice 2011



M. le Chanoine Eugène Gross

Comme le temps va vite ! M. le Chanoine Gross est mort le 26 janvier dernier, et nous n'avons pu encore lui rendre le juste hommage auquel il a droit ici.

Quoique, depuis deux ans, nous assistions impuissants à l'affaissement de ses forces et que sa fin ne fût point inattendue, nous ne nous sommes pas encore accoutumés à son départ, et sa mort nous est une absence. Cela, nous le disons pour l'ensemble de ses confrères, mais nous ne le disons point pour ceux-là seuls que l'âge rapprochait davantage de lui, nous l'affirmons aussi pour nous qu'un grand nombre d'années séparait de sa génération. Comme on l'a dit, depuis qu'il nous a quittés, nous restons avec quelque chose en moins.

M. Gross était une figure représentative de la chère vieille Abbaye, dont il aimait le passé de tout son cœur ardent, et il prenait pour nous, ses jeunes confrères, figure de témoin.

Nous aurions voulu lui consacrer plus et mieux qu'une banale nécrologie. Dans ce but nous avons recueilli un véritable monceau de ses manuscrits. Mais il faut bien avouer que son écriture menue et tremblante, souvent au crayon, violet de préférence, n'est pas toujours facile à lire. Cette difficulté se vaincrait encore, si, malheureusement, nous ne trouvions des notes, et parfois très précieuses, sur des papiers des formats les plus dissemblables, depuis une grande feuille de ministre à un pauvre revers d'enveloppe à lettre ou une frêle bande de journal.

Notre cher disparu écrivait abondamment, résumait ses immenses lectures, notait tous les petits faits, les moindres dates, entre lesquels le temps s'écoule vers l'éternité ; il glissait sur le papier des réflexions abondantes, que les

hommes et les choses, ce qui passe et ce qui demeure, lui inspiraient...

Pour ne pas retarder davantage le tribut de reconnaissance et d'affection que nous lui devons, retard qui paraît peut-être de l'oubli, nous esquisserons brièvement son existence aujourd'hui. Mais nous formons le vœu qu'on puisse y revenir, après avoir déchiffré ses nombreuses reliques.

LA FAMILLE

M. Eugène Gross était né le 9 février 1852, et fut baptisé le même jour. C'était pour lui un juste titre de noblesse d'avoir été racheté si vite du royaume de Satan. M. Gross appartenait à l'une de ces familles que « recommandent les traditions de vertus perpétuées d'âge en âge ». C'est ce qu'affirmait en 1922 M. Louis Coquoz, en adressant à notre confrère des notes généalogiques. « Je m'estimerais heureux, lui disait-il alors, si par ce tableau tracé à la hache du montagnard, j'ai pu raviver en vous ce culte de vénération des ancêtres, infusé — m'avez-vous affirmé — dans votre enfance par votre regrettée mère. » Il ajoutait encore : « Et dire que la vie qui se renouvelle et se perpétue se trouve suspendue à tant d'anneaux fragiles trop tôt oubliés !... »

On a dit que les Gross du Trétien (Salvan) et du Châtelard (Finhaut) descendaient de deux frères d'origine bernoise, venus en Valais au temps de la Réforme pour rester fidèles à la vieille Eglise. Le nom apparaît en effet à Berne dès le milieu du XIV^e siècle; une famille, originaire de Zofingue, y prospéra même assez pour être agrégée au patriciat et porter particule dès 1783. Il en serait donc des Gross comme des Abbet, dont on a cru aussi qu'ils étaient issus de réfugiés catholiques partis des Verrières (Neuchâtel).

En ce genre de recherches on ne saurait être trop prudent. Assez rares, en effet, les généalogies sûres qui dépassent le XVII^e siècle : 1600 peut être regardé comme une sorte de cap qu'on franchit difficilement... Tel est du moins l'avis qu'exprimait dans l'intimité un historien de haute valeur. M. Maxime Reymond nous disait de même que, dans les cantons protestants de Suisse romande, il est bon ton de se croire fils de quelque famille française exilée à

la révocation de l'Edit de Nantes. N'y a-t-il pas peut-être un désir parallèle, ici, de voir en ses pères des victimes de la Réforme ?...

Le *Dictionnaire historique de la Suisse* affirme l'existence des Abbet en Valais dès 1438 au moins. Quant aux Gross, M. Louis Coquoz assure dans les *Annales valaisannes* de 1924, qu'ils se nommaient primitivement Piéro.

« Qu'il est donc difficile d'aborder aux rivages de la vérité ! Les morts sont énigmatiques, écrivait le Dr Germain Viatte. Ils s'enveloppent de mystères, et quand les fils qui les rattachaient aux vivants se sont résorbés dans le temps, il faut beaucoup de patience et de sagacité, que l'on sent parfois un peu vaines, pour les reconnaître et leur restituer leur personnalité. »

Maurice Gross, de Finhaut, né le 14 février 1603, et fixé à Martigny dont il acquit la bourgeoisie le 16 avril 1670 pour 500 florins, est l'ancêtre de la branche principale. M. Coquoz énumère les nombreux notaires qu'elle a donnés ; M. Jules Bertrand relève de son côté, dans le Dictionnaire indiqué, le rôle politique en vue qu'elle a joué par ses hommes de loi, ses présidents du dizain, puis du district de Martigny, et par ses représentants dans la Diète cantonale et la Diète fédérale, le Conseil d'Etat et le Conseil national. « Pour clore cette liste, que manquait-il encore aux Gross ? Des poètes. » Et « ces fleurons de poésie, dirons-nous en usant des mots de M. Gonzague de Reynold relatifs à Louis de Courten, ces fleurons de poésie sont éclos à leur couronne. » Il y en eut deux : Louis, qui a sa place dans les livres de littérature romande et dont Roger de Bons a composé une bonne biographie ⁽¹⁾, et M. le Chanoine Jules Gross, du St-Bernard, dont nos lecteurs ont souvent apprécié dans nos pages le talent.

Mais la plante qui verdit sur l'argent de leur blason, n'a pas qu'un rameau : elle en a sept, nombre mystique sans doute, mais qui dénote aussi abondance et richesse

M. le Ch^{ne} Eugène Gross appartenait à deux autres rameaux. Nous disons deux, car son père et sa mère portaient le même nom. Grâce aux notes de M. Louis Coquoz, on peut

(1) Un petit-fils de Louis Gross vient de célébrer sa Première Messe : c'est notre cher confrère le Chanoine Butty.

suivre la filiation jusqu'à Jean, qui eut en septembre 1667 un fils auquel il donna son nom, trisaïeul du père de notre confrère. Du côté maternel, j'ai sous les yeux un tableau remontant à Antoine Gross, qui reçut de son mariage célébré en 1734 une nombreuse famille, et qui est le bisaïeul de Mme Gross.

LES ETUDES

M. Gross était né à la Fontaine des Marécottes sur Salvan. Ces lieux, comme les personnes qui y restèrent, lui demeurèrent toujours au cœur.

Sur le point de quitter ma Fontaine très chère,
écrivait-il en 1877,

*Il est doux à mon cœur de pouvoir, sous tes yeux,
Laisser un mot d'adieu : c'est l'adieu de ton frère.
Voilà le mot cruel que toujours sur la terre
Il faut trouver partout. Mêlons-y la prière
Et pensons que ce mot n'entrera pas aux Cieux.*

Il semble que la vie de M. Gross ait été une série d'adieux. Le premier date de septembre 1863 — il avait onze ans et demi —, quand, « bien malgré moi », avoue-t-il, il fut confié au Chanoine Claude-Louis Gross, oncle de sa mère, curé d'Evionnaz, pour se débarbouiller dans les variations de *rosa, rosae*. Outre ces premiers contacts avec les humanités, le petit Eugène reçut là, en automne 1863, le sacrement de confirmation, des mains de Mgr de Preux. Il y apprit aussi ce qu'est un caractère ; son grand-oncle était un homme instruit, ayant professé la Syntaxe, la Rhétorique, les Mathématiques et la Philosophie ; un homme énergique qui bâtit les églises et les cures de Vérossaz et d'Evionnaz ; un homme sévère qui n'admettait aucune compromission. « *Il avait la poigne solide, raconte son petit-neveu, et une forte constitution ; et son caractère n'était pas moins fortement trempé ; sa physionomie un peu dure de prime abord et ses vivacités qui plus d'une fois ont pu donner le frisson à ses élèves, n'étaient au fond que l'écorce d'un excellent cœur.* »

Après une année de cet apprentissage, en octobre 1864, Eugène franchissait une nouvelle étape en entrant au Collège de St-Maurice. L'élève qu'il y fut, on peut le deviner en ayant rencontré quelques livres qui ont alors nourri sa

jeunesse. J'ai sous les yeux le tome VI^e d'un sérieux ouvrage imprimé à Lyon en 1788 — la veille de la Révolution —, et orné de ce titre qui ne pêche pas par brièveté : *Méditations sur les Vérités chrétiennes et ecclésiastiques et Pratiques de Piété pour aider les Fidèles à réfléchir sur la Vie et les Mystères de N.-S. J.-C, à l'adorer dans le très-saint Sacrement de l'Autel, à penser chaque jour à sa Passion & sa Mort, & à se préparer ainsi à une bonne mort, avec des Litanies conformes à ces Exercices de piété, & les sentiments d'une Ame pénitente, tirés des Pseaumes de David qu'on appelle Pénitentiaux* (nous respectons l'orthographe). Sur la page de garde, on lit : *Hic liber ad Gross Eugenium pertinet, studentem in collegio agaunense 1867.*

Il fait bon sans doute, quand on a grandi, regarder en arrière et clamer que les années d'étude c'était le beau temps..., il ne faudrait pas croire que ces années ne sont qu'heureuses... Bien sûr, les grands soucis de la vie sont épargnés à la plupart de nos enfants, mais ceux-ci ont aussi leurs peines, leurs petites peines peut-être par rapport à celles de plus tard, mais leurs vives peines quand même, car Dieu a tout proportionné, et les peines des petits emplissent vite tout leur cœur... Eugène Gross sentait cette amertume, et il s'en ouvrait à sa mère. Il en reçut une fois une petite épître qu'il a conservée jusqu'au dernier jour. Cette missive ne brillait pas par les lettres, quel que sens qu'on donne à ce mot, et pourtant elle gagnait le cœur, et nous, qui n'avons pas connu, certes, la pieuse femme, nous avons été ému en retrouvant ce billet, car ce n'est pas plus qu'un billet, chargé de trois mots « Lettre de Maman », qui témoignent de cette correspondance parfaite du cœur de la mère au cœur du fils. « Souviens-toi, lui disait-elle en substance, souviens-toi dans tes peines que nous ne sommes pas ici-bas pour y établir notre bonheur ; prends la vie en patience, regarde la croix et prie bien la Sainte Vierge... »

Mais la grisaille des âmes a son terme, comme les jours pluvieux ont le leur, quand le soleil répand ses rayons d'or qui éclairent et échauffent. Et c'était sans doute l'un de ces jours heureux, celui du printemps 1870 où notre jeune homme fut chargé de complimenter S. G. Mgr Bagnoud, de passage à l'Abbaye, après avoir été député par tous ses frères de l'Episcopat helvétique, réunis avec lui

au Concile du Vatican, pour revenir en Suisse consacrer les Saintes-Huiles à Soleure le Jeudi-Saint.

Outre le curé d'Evionnaz, des liens de parenté plus ou moins lointains avec les chanoines Claude († 1839) et Maurice Revaz († 1895), rapprochaient encore notre élève de la maison où il étudiait. Il y prit l'habit à son tour en 1870. Novice, il se mit avec zèle au travail de son âme. Parmi ses papiers se trouvent encore les Prières du Matin et du Soir entièrement copiées de sa main, et un traité que chaque jeune religieux devait écrire de son mieux : *De statu religioso ad usum Novitiorum Abbatiae S. M. Agaunensis*. En voici l'*Introductio* :

Religioso Ordini adscribi desideranti, mediante votorum emissione, nihil utilius, nihilque magis necessarium, quam ut cognoscat ipsius Ordinis obligationes, quibus ratione professionis suae adstringatur, ne, professione facta, se fuisse deceptum et circumventum causare possit, ideo brevem hunc de statu religioso et ejus obligationibus, tractatum vobis tradimus.

Dividitur autem in quatuor capita quorum I^m agit de religione et professione religiosa, II^m de votis in genere, III^m de tribus votis in specie, IV^m denique de Officio divino cujus recitandi onus, professione facta, vobis incumbet.

Comme beaucoup de ses travaux littéraires, M. Gross a conservé ses résumés de philosophie et de théologie. Le 2 septembre 1874 il prononçait ses vœux solennels ; dès lors les grandes ordinations allaient se succéder rapidement. Le 1^{er} mai il était prêtre, et le 30 du même mois il chantait sa Première Messe à Salvan ; c'était le dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu, et Salvan célébrait ce jour-là la Dédicace de son église. Le nouveau prêtre était entouré à l'autel par ses confrères, MM. Richon, prêtre assistant, Kümmin, diacre, et Galley, sous-diacre ; M. le chanoine Meilland, du St-Bernard, prieur de Martigny, prêcha. « Cette fête fut splendide à tous égards ; aussi reste-t-elle pour jamais imprimée dans ma mémoire et plus encore dans mon cœur. »

LE MINISTERE

Les sept premières années du nouveau prêtre furent consacrées au labeur obscur de l'enseignement des Principes

et des Rudiments et à l'inspection au Collège. Puis, deux ans durant, M. Gross s'adonna à la pastoration et à la prédication. Il est peu de paroisses du Valais romand qui n'aient alors bénéficié de sa parole chaude et convaincue. Lausanne l'entendit bien des fois. Il prêcha des Quarante-Heures, des Jubilés, des Premières Messes ; il donna même des Carêmes : en 1884 à la Métropole St-François-de-Sales de Chambéry, en 1885 à N.-D. de Genève abritée alors dans la chapelle de persécution des Pâquis.

D'heureuses perspectives s'ouvraient à ce genre d'apostolat qu'il aimait et où il excellait, quand un grand sacrifice lui fut demandé. Dès octobre 1884 il était devenu recteur de Vernayaz, avec mission d'organiser de manière stable le rectorat de cette localité grandissante. Ce fut l'œuvre de dix ans. Dix années dures, dix années de pauvreté et d'humilité. Pendant plusieurs, il vécut sous le toit des autres, s'assit à la table des autres, et quand il eut bâti le presbytère il n'eut pas tout de suite de domestique. Années méritoires sans doute, mais années pénibles tout de même, qu'on ne comprenait pas toujours au dehors et qu'il n'acceptait lui-même que par vertu surnaturelle, car il sentait bien que sa vie en avait été brisée en son printemps fleuri. Mais les saisons de Dieu ne sont pas toujours nos saisons, et Vernayaz fut pour M. Gross un peu ce qu'avait été l'Egypte pour les Hébreux.

En 1894 M. Gross rentra à l'Abbaye où le bon Mgr Paccolat l'accueillait paternellement et lui confiait la classe de Grammaire qu'il ne garda que deux ans. Il prit ensuite des cours en Philosophie et en Humanités ; en 1900, il fut chargé d'enseigner l'éloquence et le droit canon à ses jeunes confrères, et de 1904 à 1909 il y ajouta encore la théologie morale ; enfin, et jusqu'en 1927, il leur donna l'histoire ecclésiastique.

L'ORATEUR

Ce fut en cette tranche de sa vie principalement, que M. le chanoine Gross illustra dignement la chaire de la basilique abbatiale. « Il aimait prêcher la parole de Dieu aux étudiants, nous dit-on. Loin de donner dans les goûts du XIX^e siècle finissant, il s'attachait à rappeler à ses

auditeurs, avec une sainte insistance, les grandes vérités du salut. Nourris de théologie et composés de belle manière, ses sermons laissaient toujours dans les âmes de salutaires et durables impressions et jetaient dans les jeunes cœurs qui recueillaient avec amour sa parole éloquente et enflammée la semence des plus beaux enthousiasmes et des plus grandes générosités. »

Sa réputation d'ailleurs dépassait nos montagnes. Avec sa station de Chambéry, l'autre pôle de sa prédication, est peut-être bien cet émouvant panégyrique de S. Pierre Fournier, au lendemain de la canonisation, en 1898, dans la basilique de Mattaincourt.

Ce discours a été imprimé. D'autres eussent mérité de l'être. Quel beau morceau, par exemple, que ce sermon de S. Jean l'Évangéliste, sans date, résumé au crayon sur un feuillet volant :

*Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus (Cant. VII, 10).
Je suis à mon bien-aimé et la pente de son cœur est tournée vers moi.*

Jean était le favori de Jésus : c'est dire qu'il lui plaisait, et hoc ut perfectum quod artifici suo placet...

Jésus est un ami tendre, mais non mol. Il veut nous durcir aux travaux. Il entre avec sa croix et en fait part à ceux qu'il aime.

On n'ambitionne guère ce présent. Et pourtant il est nécessaire. Jésus n'a que deux choses à donner : sa croix et son trône ; mais celui-ci par et après celle-là. Dic ut sedent, demande la mère. Et Jésus : Potestis bibere calicem quam ego bibiturus sum ? Prenez la croix et vous aurez le royaume : elle est le titre et la mesure. Et Jean en resta pénétré (Apoc. I, 9, 10).

Mais quelle fut sa croix ? Elle semble la plus légère : elle fut la plus grande dans l'intérieur. Deux sortes de croix : l'extérieure, et celle du cœur. La première plus douloureuse, la seconde plus pénible et c'est celle de Jean. Le cœur aimant veut jouir de Dieu : il a hâte. Jean aura une longue vie... Veni, Domine Jesu, veni ! Et quelle attente !

L'amitié souffre de se cacher, veut se manifester, résiste à l'adieu suprême. On laisse un présent pour vivre au moins dans le souvenir. A cet effet JESUS appelle au

pieu de sa croix ses deux plus aimés. Oh ! pourquoi Marie là ?... Pourquoi Jean ? Ah ! non pas pour les faire souffrir, mais pour leur faire ses présents.

Mais que leur donnera-t-il ? Il n'a plus rien ; son Père même l'a abandonné. Il a encore Marie et Jean, et il les donne l'un à l'autre...

Deux autres schémas datés des 26 et 27 décembre 1891 et destinés à Ardon, retiennent ces mêmes élévations.

Qui aurait le temps de compulsur et classer les manuscrits de M. Gross nouerait une belle gerbe de fortes et hautes pensées.

... Le travail est le grand ordonnateur, le régulateur unique de la vie. En dehors de lui il n'y a que déception et tristesse...

... Qui se borne à se soumettre à la loi chrétienne, demeure triste et côtoie le murmure. Qui y adhère habite en quelque sorte l'allégresse...

... Telle est l'intime croyance de l'homme à l'immortalité de l'âme, au réveil futur de son corps, et aussi le sentiment d'universelle fraternité sous les coups de la mort et les rayonnants espoirs de l'avenir, qu'il est impossible, même au plus froid sceptique, de heurter à un tombeau, renfermât-t-il les restes d'un inconnu, du plus humble des mortels, sans arrêter sa marche et sans éprouver au plus profond de son être d'irrésistibles émotions...

... Parmi les voyageurs le long de nos montagnes ou le long de la vie, combien, après avoir fourni une première étape, se prennent à dire : J'en ai assez, je ne vais pas plus loin ! Et même pourquoi me suis-je mis en route ? — Pèlerin de la vie, cela ne peut dépendre de ta volonté ; va ton chemin triste ou gai, jusqu'au point où Dieu te dira : c'est assez ! Pèlerin de la montagne, souviens-toi de ta détermination première, ne sois pas lâche ; quels que soient la peine, la brume ou l'orage, raffermis ton énergie, atteins le sommet...

Je dois me borner. Qu'on me passe encore, cependant, cette conclusion d'une allocution sur « nos » Martyrs :

... Oh ! combien il est souhaitable que leur culte reprenne de son ancienne vigueur, afin que ne soient pas perdus, ne plaident même contre nous les bénédictions et les bienfaits qu'il a plu à Dieu de vouloir nous conférer par ses glorieux Martyrs !

Leur culte en affermissant la foi, en échauffant la charité, ranimera ces vertus de confiance, de patience et de force qui en découlent.

Puisse en particulier leur exemple être largement compris et généreusement mis à profit par vous tous dont la jeunesse s'est écoulee ou s'écoule aujourd'hui près de leur tombeau. La fable antique nous dit que le phénix vivait des siècles et que brûlé, il renaissait de sa cendre. Oh ! fasse le Ciel que les Thébéens renaissent eux aussi de leurs cendres, qu'ils se retrouvent dans cette légion d'étudiants qui a grandi et s'est formée sur la terre arrosée de leur sang et toute pétrie de leur poussière, qu'ils s'y retrouvent et continuent à y vivre par l'affirmation et la défense de la même foi, avec la même constance et la même énergie !

Vive Dieu ! Il sait ce qu'il faut pour chacun. D'une manière ou d'une autre, tous doivent être ses témoins. C'est le sens du mot martyr, et dès lors, pour chacun, le poste le meilleur est celui auquel Dieu l'a destiné. L'important est de s'y comporter vaillamment.

L'HISTORIEN

Au culte des Martyrs d'Agaune, M. Gross apportait plus qu'un souhait : il y travaillait en publiant à deux reprises, en 1884 et en 1906, un petit volume intitulé *Le pèlerin de St-Maurice*. Il fut des tout premiers à soutenir l'apparition des *Echos de St-Maurice* en juin 1899, et pendant plus de vingt ans il leur a donné une abondante et intéressante collaboration sous le pseudonyme d'Ahumar. Il l'avait tiré du nom de Ste Thérèse de Ahumada, et il signifie, paraît-il, « fumée », c'est-à-dire, notait mélancoliquement Ahumar, « ce qui restera de moi et de mes pauvres écrits ici-bas... »

Un à un, il vit partir pour un monde meilleur tous ses contemporains, tous ses amis, tous les confrères de son âge. Souvent il leur consacra un article dans les *Echos* ou dans un journal ; pour MM. Stercky et de Courten, il rédigea même une petite biographie. A la mort de M. le Chanoine Victor Blanc, M. Gross éprouva une grosse peine et nous prédit qu'il le suivrait immédiatement ; l'événement lui donna raison.

Ces adieux successifs à ceux qu'il aimait, comme aussi la disparition de bien des choses auxquelles son cœur fidèle

eût voulu attacher la durée, labourèrent son âme, et depuis bien des années il appelait la mort comme une grande espérance.

C'est sans doute à ces déchirements qu'il faut attribuer certains arrêts d'enthousiasme, comme, par exemple, le non achèvement de son Histoire de l'Abbaye dont le chanoine J. Bernard de Montmélian et Dom Paul Benoît appelaient de leurs vœux la prochaine publication. Rien n'attache à un pays, à un sol, à une maison, comme l'histoire ; c'est pourquoi les incertitudes de l'heure présente, les aléas de l'avenir, déroutent, déconcertent davantage qui aurait voulu retenir le passé.

Nous n'écrivons pas un panégyrique, nous tenons en horreur la manière des courtisans, et nous gardons une plume sincère. Aussi rappellerons-nous que dans deux questions où M. Gross avait fortement pris position, l'opinion du jour ne répondit pas à son attente. Nous faisons allusion à la revendication de Salanfe par Salvan et à l'historicité de S. Séverin Abbé d'Agaune.

Nous avons eu récemment l'occasion de parler nous-même de S. Séverin. A propos d'un problème bien plus important encore, celui de l'apostolicité immédiate des Églises des Gaules, M. René Aigrain, tout en adhérant pleinement à la solution négative qui prévaut actuellement et qui semble bien la plus solide, M. Aigrain, disons-nous, affirme ⁽¹⁾ cependant « que les positions de l'école critique sont sujettes à revision ; personne n'en doute, et la seule question à discuter est celle-ci : « Que valent les arguments apportés pour cette revision? » Les arguments ? Il faut reconnaître que M. Gross affirmait plus qu'il ne démontrait, et l'on sait que l'école critique ne fait pas grand cas des raisons du cœur. Mais, dit très justement M. Léon Levillain ⁽²⁾, un médiéviste des temps mérovingiens, « il me suffit pas de démontrer que les preuves qui étayaient une doctrine sont inopérantes pour qu'on ait le droit de proclamer fausse cette doctrine. C'est un travers d'esprit auquel les meilleurs n'échappent pas toujours, de considérer que, les étais enlevés, l'édifice doit nécessairement s'effondrer : une bonne théorie peut avoir été défendue par de mauvais arguments. »

(1) *Revue d'Histoire de l'Eglise de France*, 1914, p. 621.

(2) *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 1925, p. 43.

Nous croyons avec toute l'école critique que l'installation à Agaune, auprès de la basilique vieille déjà d'un siècle et demi, de cinq chœurs de moines proprement dits, est l'œuvre entière de S. Sigismond. Mais nous pensons aussi que S. Séverin, dont rien de sérieux n'empêche de retenir la Vie brève qui se dit de la première moitié du VI^e siècle, a très bien pu être Abbé des clercs séculiers de la basilique agaunoise. On trouvera une justification de cette exégèse du mot *Abbas*, dans E. Vacandard : *Les élections épiscopales sous les Mérovingiens*, dans la *Revue des Questions historiques*, t. LXIII, 1898, p. 379 (réimprimé dans les *Etudes de critique et d'histoire religieuse*, 1^{re} série, 1913, p. 178) et *Saint Ouen*, dans la même revue, t. LXIX, 1901, pp. 23-24 (tirage à part : *Vie de Saint Ouen*, Paris, 1902, p. 100) ; Bruno Krusch : *Monum. German. histor., Script. rer. Merov.*, t. IV, p. 571, n. 3, et p. 579, n. 3 ; Dom Besse : *Les Moines de l'ancienne France* (Ligugé, 1906), pp. 223 et 371, et *Abbé*, article du *Dictionnaire d'archéol. chrét. et de liturg.* ; Arnold Poeschl : *Bischofsgut und mensa episcopalis* (Bonn, 1908-1909), t. I, p. 77, n. 1 ; Mgr Emile Lesne : *La propriété ecclésiast. en France*, t. I, p. 51, n. 1, et *Revue d'Hist. de l'Eglise de France*, 1914, p. 29. On en trouvera une justification plus fournie et plus serrée encore dans Léon Levillain : *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 1925, pp. 61-62 notamment.

« Il est malaisé de traiter utilement certains sujets, remarque très bien M. Louis Halphen ⁽¹⁾, si on les isole, dont l'histoire est liée étroitement à l'histoire d'autres sujets : il faut voir large si l'on veut voir juste. »

En cette question de S. Séverin, nous refusons donc nettement de prendre le parti de M. Gross ; nous proposons une solution qui nous paraît donner satisfaction à tous les aspects du problème de nos origines abbatiales, problème dont la variété des réponses élaborées jusqu'ici révèle la complexité ; chacune contient sans doute une parcelle de vérité, que nous croyons sauvegardée dans l'explication proposée, et si celle-ci se heurte à de nouvelles difficultés, nous sommes prêt à réformer notre propos, estimant avec Lessing que « si la vérité ne sort pas toujours

(1) *Biblioth. de l'Ecole des Chartes*, 1924, pp. 357-358.

d'une discussion, de toute discussion loyale cependant résulte un progrès vers la vérité. »

LE DEVOT

Nous n'en finirions pas si nous n'acceptons d'être incomplet.

Contentons-nous donc d'évoquer simplement les grandes dévotions du défunt.

O Marie, soyez bénie dans vos joies et dans vos douleurs, écrit-il dans l'un de ses carnets. Les Joies de Marie, il y tenait, il les aurait voulues moins oubliées de nos jours et il les rappelait souvent. Dans les tristesses de la vie, il prenait plaisir aux Joies de Notre-Dame.

C'est dans le même esprit qu'il disait : *On devrait se réjouir davantage à la pensée que Dieu est heureux.*

O Christ Jésus, je t'aime ! Ce cri est daté « *dans les rochers sur Emaney* »...

A S. Joseph, il rendait un véritable culte de protodulie et il aimait à croire et enseigner, par une pieuse induction tirée à la fois de la grandeur et de l'effacement de ce saint patriarche dans l'Évangile, qu'on *ne connaîtra qu'au ciel la théologie de S. Joseph.*

S. Maurice et tous les saints d'Agaune, et les deux Thérèse, voilà la couronne de ses patrons d'élection.

Oh ! daignent S. Maurice et ses Compagnons nous obtenir de Dieu d'être toujours des âmes vaillantes !

L'ÂME

La photographie que nous reproduisons rend bien, nous semble-t-il, la physionomie que ces pages ont l'intention de faire revivre.

Le décor — la forêt et les eaux, avec des vieilleries —, le regard rêveur, la position (nous dirions presque un peu la pose) du personnage, dénotent un reste de romantisme. Les lèvres serrées et les plis que provoque la fermeture de la bouche, comme les plis volontaires du front et du nez pincé entre les yeux, accusent l'énergie, la ténacité même ; on y devine aussi un peu de tristesse contenue. Cette stèle ornée d'un blason, et le vétuste in-folio à la reliure munie de décorations en fer, ajoutent encore, par cette évocation

du passé, une teinte de mélancolie... L'ensemble révèle à la fois beaucoup d'amour et beaucoup de souffrance... Mais peut-être avons-nous tort de séparer ces deux sentiments, qui n'en sont qu'un, au fond, car la souffrance n'existe vraiment que pour qui aime...

Telle est bien aussi l'impression que dégage ce feuillet détaché trouvé parmi les papiers de M. le chanoine Eugène Gross :

Grave à jamais en toi, ô mon âme, les enseignements qui te sont donnés sur ta route ; tu vois que le monde trompe, qu'il se plaît aux interprétations malveillantes, qu'il se tourne très souvent contre ceux qu'il adorait deux heures auparavant, pour les déchirer. Oh ! que souvent, à ses yeux, la moindre parole, la moindre démarche fait bouler de neige et devient un amas d'inconduite, quoiqu'en réalité il n'y eût que l'effet d'une âme trop naïve, d'une imprudente inexpérience. Mon âme, ne l'oublie pas ; et laquelle triste que puisse devenir le chemin, ne va pas dans le monde chercher conseil et appui, ne retourne pas vers ceux chez qui tu fus ; leurs épines ne seront pas toutes émoussées ; et les épines vont profond dans le cœur.

O mon âme, arrière le monde ! arrière les familiarités du monde ! Va vers la croix, vole au Calvaire, cache-toi dans le Tabernacle, reste à jamais dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Amen.

Il sentait la précarité de tout le créé, et il en souffrait.

« Si l'on nous demandait quel est le ton dominant de son œuvre, nous le chercherions volontiers dans une sorte de mélancolie intime, tempérée par une résignation toute chrétienne. » Ces lignes, qui sont d'Henri Bioley et qui parlent de Louis Gross, parlent également bien d'Eugène Gross.

D'ailleurs, comme Louis, le jeune Eugène aimait à rimer, et comme Louis la poésie d'Eugène est une nostalgie de l'éternité :

*Monte toujours plus haut, jeune âme aux blanches ailes,
Vers les divins séjours des clartés éternelles ;
Monte sans t'effrayer, car Jésus de sa main
Doucement sous tes pas prépare le chemin.*

Ah ! le chemin sans doute aura plus d'une épine...

Qu'importe si le chemin est dur ! Il sait en qui il croit.

*Homme, prosterne-toi devant le Dieu qui donne
A l'oiseau sa pâture, à l'homme sa douleur ;
C'est le Dieu qui soutient, c'est le Dieu qui pardonne
Et qui ne veut toujours que ton plus grand bonheur !*

Ces choses, Eugène voudrait les chanter en des paroles de feu, mais la langue lui manque, et il s'en plaint :

*Mon vers est donc toujours rebelle à mes désirs.
A le chercher partout j'occupe mes loisirs,
Toujours je le poursuis et je ne puis l'atteindre...
Hélas ! pourquoi vouloir et gémir et me plaindre ?*

Louis gémissait de même :

... Je ne suis pas poète...

Virgile Rossel affirme qu'il se calomniait.

Nous n'oserions prétendre qu'Eugène se calomniait aussi. Pourtant, il a de beaux élans :

*Livrons-nous donc à Dieu, donnons-lui notre cœur,
Levons vers lui nos yeux, qu'il soit nos espérances
O sœur ! Et quand viendra l'heure des récompenses
Nous nous retrouverons au séjour du bonheur !*

A tout prendre, ce que nous retiendrions le plus volontiers du labeur de notre cher disparu, c'est son œuvre oratoire. Et pourtant nous n'avons pas achevé cet aveu que cette phrase de Lacordaire nous revient : « L'orateur naît et meurt avec son auditoire. » Sa gloire s'est évanouie en « fumée »... Qu'importe, après tout, si de son effort et de son talent il a nourri et soutenu les âmes ?

Aussi bien, en terminant, nous enlacerons-nous avec lui aux seules réalités qui ne connaîtront pas de terme, en remettant nos paroles dans les siennes pour réciter cette belle prière :

*Je demande, ô mon Dieu, par ta Mère, Marie,
Que ta loi sainte soit la règle de ma vie,
Règle aimée à jamais, règle à jamais suivie ;
Que mes plus doux moments soient ceux où je te prie,
Qu'à ton joug plein d'amour ma volonté se plie,
Que je t'aime, ô mon Dieu, mon Dieu je t'en supplie.*

Chne Léon DUPONT-LACHENAL.